

## Out of office

### Théâtre

## Démocratie et Cie

À l'arrière d'une cour, une fabrique de menuiseries métalliques des années 20, à peine réaménagée en espace théâtral. Les murs sont de briques peintes en blanc, les barreaux sont toujours aux fenêtres, et le toit de métal a été percé de Velux par lesquels se déverse la lumière déclinante du jour. Il est 19 h et, pendant une heure, c'est à la lumière naturelle que la pièce va se jouer. Pas de scène – au sens d'estrade – mais une pelote de barbelés posée sur le sol de béton et autour de laquelle les spectateurs sont disposés en arc de cercle. Acteurs au cœur, autour, au milieu des spectateurs. Les frontières sont quasi abolies et cela se prête parfaitement à cette pièce qui interroge la communauté, l'organisation de la vie ensemble. Et la sobriété des lieux, des décors, des costumes (jeans/chemise) sied parfaitement à la mise en valeur des mots. Or, quand il s'agit des mots de Pier Paolo Pasolini, où la poésie couvre la rage et la rage couvre la poésie dans son fourmillement intellectuel, c'est indispensable. Dans «Pylade», ce sont les mots qui ont le premier rôle. On est dans le théâtre de parole.

Des mots que mène et démente Pasolini pour peindre un tableau du XX<sup>e</sup> siècle où les idéologies se bousculent: de la démocratie à la société de consommation en passant par le fascisme et le communisme. L'auteur italien utilise les personnages de la mythologie grecque que sont Oreste, Electre, Athena pour inscrire, dans une histoire, celle de l'avènement de la démocratie aux dépens des dieux, son brassage d'idées.

Bénéficiant du travail de la compagnie La Périodure qui connaît bien ce texte pour l'avoir joué il y a deux ans, cette version de «Pylade», réputé difficile à monter, maintient l'attention du spectateur grâce à une diction claire, attractive mais sans fioritures des acteurs. Le travail sur les lumières est tout aussi admirable. Pièce belle mais exigeante, dont on ne peut ressortir sans avoir nourri sa réflexion.

CÉCILE BERTHAUD

«Pylade», proposé par le théâtre Le Rideau, jusqu'au 29 septembre au Carthago Delenda Est, rue Syllvain Denayer, 51 à 0170 Bruxelles. 02/737 16 01 www.rideaudebruxelles.be.



© EMILIE LAUWERS

### Littérature

# La force du poétique

Stanislas Cotton publie «La moitié du jour, il fait nuit» (Luce Wilquin) et crée «Orphéon» au Théâtre Le Public.



© ISABELLE DE BEIR/LE PUBLIC

SOPHIE CREUZ

«L'enfer, c'est la haine qui luit dans ton œil», cette phrase du poète zoulou Oswald Mbuyiseni Mtshali, ouvre le roman. Elle est aussi en creux dans sa pièce au Théâtre Le Public, elle l'est en réalité, depuis une douzaine d'années, dans toute son écriture dramatique publiée par Émile Lansman et, depuis peu, dans ses romans. Cette langue généreuse qui est la sienne, garde du théâtre, où il a fait ses classes, l'oralité, l'incantation directe, qui, depuis Aristophane, mêle le tragique à l'absurde, la harangue au rêve, la farce à la douleur, et en appelle non plus aux dieux, mais aux hommes.

Théâtre grec, fable africaine se mêlent chez Stanislas Cotton, qui déroule devant

nous le chemin de nos cécités. Eschyle n'est pas loin, car la cité est toujours menacée, le village ou le monde, par les guerres, les pillages des ressources, y compris humaines.

Et, en l'absence de justice divine, les hommes sont seuls à pouvoir juger de leur propre folie. «La haine bâtit son empire», écrit Cotton, elle passe sur le corps des femmes en Afrique, sur celui des hommes chez nous. L'actualité ne cesse de nous le dire.

Face à la démesure, l'écrivain ne craint ni de pousser haut le verbe, ni de laisser bruir le murmure de la compassion et de la douleur. Son roman porte le fer dans les contrées où des chefs de guerre violent et tuent avec une barbarie inouïe. Insupportable spectacle qui pousse un journaliste à se confronter à l'horreur de cette réalité.

Il en avertit son ami, écrivain public, amoureux et dilettante, qui, lui, préfère se

«L'enfer, c'est la haine qui luit dans ton œil»: ce thème est bien ancré dans l'œuvre de Stanislas Cotton. Au théâtre et au roman.



perdre dans la jungle des mots. Jusqu'à ce coup de fil venu de la brousse, qui l'appelle à l'aide, lui, le poète, peu fait pour le terrain d'action. Il se portera pourtant au secours de son indéfectible ami. Et la responsabilité que suppose notre conscience est, sous la plume de Cotton, inviolable et sacrée.

Il y a parfois un côté Blondin et Cirage dans son élan résolument altruiste et candide de manière assumée, et dans l'humour salvateur de celui qui joue de toutes les possibilités qu'offre la fiction.

### Drame et fourberie

La lucidité et la poésie chevauchent ensemble, ou se font face, dans sa pièce «Orphéon». Face au visage de Janus de notre modernité, impudique mais moralisatrice, il y a de la fourberie sous le masque trop clair de la transparence. Dans «Orphéon», on retrouve un écrivain public et un politicien, portés magnifiquement par Pietro Pizzuti et Alexandre Trocki. Cette fois, ce n'est plus l'Afrique mais la plage d'Ostie, en bord de ville. Là, se rencontrent un poète sans illusion et un politicien plein d'espérance et d'utopie. Rencontre improbable d'où jaillit un coup de foudre fulgurant.

Ces deux-là s'aiment immédiatement avec intelligence, sensibilité et respect. Qualités présentes dans le jeu sans démonstration, servi par la mise en scène subtile et aérienne de Virginie Thirion, qui amène cette histoire d'amour à une finesse absolue.

A-t-on jamais vu au théâtre deux hommes s'embrasser? A-t-on jamais vu cela sans en éprouver du désarroi? La nécessité de ce spectacle n'est pas de mettre le spectateur devant une relation homosexuelle, mais de l'amener au cœur de ce qui nous est commun à tous, la force du désir et de l'amour pour un autre.

Le dégoût parfois trop farouche de l'écriture volontaire du texte est contrebalancé par le jeu vibrant mais retenu d'Alexandre Trocki, tout en tendresse, et la musicalité extrême de Pietro Pizzuti, voltigeur intérieur du verbe. Tous deux, sont au plus près de la troublante beauté des émotions. Beauté sacquée par l'imbécillité meurtrière, homophobe, peu différente de toutes les autres formes d'intolérance, racisme, misogynie, etc. Car ces deux hommes sont aussi différents l'un de l'autre qu'on peut l'être, par la pensée, l'appartenance sociale, la culture, et pourtant ils s'aiment par-delà, atteints au noyau par leur commune humanité.

Stanislas Cotton écrit une œuvre romanesque et théâtrale poétiquement engagée qui oblige ses personnages et ses lecteurs à s'interroger sur l'énigme de l'amour et du meurtre, pulsions irraisonnées, humaines, trop humaines.

«Orphéon» se joue au Théâtre Le Public jusqu'au 20 octobre à 20h30 (réservations: 0800/944/44). «La moitié du jour, il fait nuit» fait partie des finalistes du Prix des Cinq Continents décerné en novembre par un jury international.

### Humeur

BRUNO COPPENS



## «Dieu nous prothèse!»

Vous avez regardé les JO paralympiques de Londres? Vous n'avez pas pensé à l'Europe? Je veux dire à l'état actuel de la zone euro? Moi, en voyant ces nageurs aux bras raccourcis, je n'ai pas pu m'empêcher de voir la Grèce qui, de la force de ses moignons, plonge pour attirer l'attention du monde entier avant la noyade annoncée. À la vue des athlètes unijambistes cava-

lant comme des gazelles, comment ne pas penser à l'Espagne sur les genoux qui tente fièrement d'échapper à la récession qui lui court après? Et ces joueurs de football portant un bandeau sur les yeux, n'est-ce pas la France aveuglée par sa superpuissance d'antan, incapable de regarder le gouffre économique abyssal s'ouvrant sous ses pieds?

Toute la zone euro, fébrile, est dans les starting-blocks. Personne ne veut se retrouver en bout de course, la peur de l'expulsion vous donne des fourmis dans le titane! Tous se scrutent, écrivant déjà la nécro du voisin: «Mariano Rajoya? Passera pas l'ibère!» L'Italie se signe et prie avec ferveur: «Que Dieu nous prothèse!» Le Portugal lance à la Grèce: «Tu seras expulsée? Moi... gnon!» L'hôpital se moque de la charité. La zone euro a pour slogan aujourd'hui: «Chagrin pour soi, adieu pour tous!», mais il reste un sentiment qui unit encore les

pays européens déprimés: la crainte de la redoutable méchante qui tient le revolver sur la ligne de départ: Angela Merkel. Attention, elle paraît valide voire arrogante à tenir debout dans la tempête, mais elle aussi souffre d'un handicap majeur: elle est mal-entendante. Enfin, disons plutôt qu'elle fait la sourde oreille. Parfois elle est non-voyante aussi. L'Allemagne subit pas mal de revers au niveau de sa compétitivité mais, avec sa corpulence, Angela l'inoxidable détestée de tous, parvient encore à cacher ces faiblesses à la face du monde.

Dans cette course contre le «monstre», y a-t-il de la triche, comme aux JO paralympiques? Tout comme en 2000 on a découvert que des sportifs espagnols déclarés «déficients intellectuels» ne l'étaient pas, la crise financière a mis en lumière une Grèce soi-disant soucieuse de ses devoirs de citoyens européens, mais jouant

impunément aux SDF, aux Sans Déclaration Fiscale... Alors que faire? Faut-il imposer aux Grecs et aux Italiens de participer ensemble à l'épreuve «natation synchronisée» pour qu'ils retrouvent l'esprit d'équipe qui leur fait tant défaut? Faut-il punir l'Espagne en l'obligeant à plonger dans la piscine sans versemment préalable de «liquidités»? L'Europe, déjà lourdement handicapée, va-t-elle s'arracher un membre?

La zone euro aujourd'hui, c'est la Merkel entourée de ses petits prothésés qui ont intérêt à répéter le mantra allemand: «austérité, rigueur, sens de l'effort». Elle refuse d'ouvrir les robinets: certains pays, il est vrai, ressemblent de plus en plus à ces poules à la tête coupée courant dans tous les sens. Pourquoi leur jeter encore des graines? Elle oublie au passage que l'esprit européen est proche de celui des JO: «Le tout n'est pas de gagner mais de parti-

ciper.» Je pense à cet athlète brésilien qui, à Londres, arborait pour guiboles des lames plus longues que celles des autres sportifs. Ces enjambées rendent désormais toute course inéquitable...

C'est comme l'Allemagne. Elle trône, seule médaille d'or, sur le podium, arborant une économie en titane. Dans inéquité, j'entends «quitter». Le sportif «surrarmé» ne finira-t-il pas par s'exclure lui-même de toute course? Et l'Allemagne alors? Et si elle quittait la zone euro? Oui, qu'Angela aille jouer dans la cour des plus grands! Puisqu'on l'énerve à ne pas jouer comme elle l'a rêvé au Lego européen, qu'elle aille jouer aux Brics! Récemment déjà, elle faisait les yeux doux à la Chine... L'Europe sans l'Allemagne, on n'y avait pas encore pensé à cette perspective, hein! Je vous laisse ruminer là-dessus et moi, je vais écrire à la Banque centrale européenne...